

La Presse

I . La Presse. 1839-09-02.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ANNONCES
1 franc 50 centimes la ligne,
RUE SAINT-GEORGES, 16.



LA PRESSE

ABONNEMENTS
Datent des 1^{er} et 15 du mois,
RUE SAINT-GEORGES, 16.

Paris, 1^{er} septembre.

Un journal annonce ce matin l'occupation de Silistrie par une armée russe de 60,000 hommes. Cette nouvelle serait très-importante si elle était vraie, mais nous avons lieu de douter de son authenticité. D'abord, on ne comprend pas pourquoi la Russie, qui n'avait pas encore bougé alors qu'il lui eût été si facile de lancer sa flotte de Sébastopol ou d'Odessa, se mettrait en marche aujourd'hui. Ensuite, si elle avait l'intention d'agir sur Constantinople, la route de Silistrie n'est certainement pas la plus courte pour arriver à son but. Bien que la *Gazette d'Augsbourg* semble aujourd'hui confirmer en partie ce bruit, nous conservons donc encore tous nos doutes.

Silistrie, située sur la rive droite du Danube, est une des clés de l'empire ottoman. Les Russes l'ont déjà occupée, on sait à quelle occasion. Le traité d'Andrinople avait imposé à la Turquie une forte rançon de guerre, et la place de Silistrie avait été livrée à la Russie en garantie du paiement de cette indemnité. Au mois d'avril 1836, une convention intervint entre les deux puissances, par laquelle la Turquie s'obligea à devancer les échéances primitivement fixées pour le paiement, et à donner en bloc à la Russie une somme de 80 millions de piastres dans les cinq mois suivants, à condition que ce paiement effectué, les Russes évacueraient Silistrie.

Cette convention reçut pleinement son exécution, de la part des deux parties. Le bruit courut, dans le temps, que l'Angleterre, qui voyait avec embarras les Russes ainsi campés sur le Danube, avait suggéré à la Turquie l'idée de l'arrangement intervenu et même avait fourni les fonds qui avaient servi à désintéresser la Russie. Si donc la nouvelle donnée ce matin venait à se confirmer, elle serait pour nos voisins un nouveau sujet d'embarras et de méfiance; peut-être leur attitude dans la question d'Orient s'en trouverait-elle complètement changée.

On sait qu'une clause du traité conclu avec le Mexique réserve au roi des Français la faculté de choisir la puissance à laquelle devra être déferé l'arbitrage dans la question des indemnités.

La *Revue des Deux-Mondes* annonce que le gouvernement vient de déferer cet arbitrage au roi de Prusse.

On annonce aujourd'hui un changement important dans les combinaisons ministérielles de l'Angleterre.

Lord J. Russell a accepté le département des colonies; il sera remplacé au département de l'intérieur par le marquis de Normanby. Lord Howick a donné sa démission des fonctions de secrétaire-d'état de la guerre; sa démission a été acceptée. M. Robert-Gordon sera sous-secrétaire du trésor en remplacement de M. Baring, c'est la place que devait avoir M. Charles Wood, au lieu du secrétariat de l'armement qu'il a abandonné.

Le *Globe* fait au sujet de ces diverses mutations les réflexions suivantes :

« Ces modifications sont évidemment produites par la nécessité d'avoir à la tête du département des colonies un ministre qui, ayant été aux affaires pendant les troubles du Canada, pourra rendre à ce pays des services importants par la connaissance exacte qu'il aura de sa situation. Sous ce rapport, le marquis de Normanby serait nécessairement insuffisant, malgré son zèle, son intelligence et son application aux affaires, tandis que l'habileté qu'il a montrée dans le gouvernement de l'Irlande l'a préparé aux devoirs importants du poste qu'il va occuper, devoirs dont il s'acquittera, on n'en saurait douter, avec honneur pour lui-même et avantage pour le pays ».

« La connaissance intime que possède lord John Russell de tout ce qui concerne la situation du Canada, jointe à son habitude des affaires et à son dévouement au pays, nous donnent la certitude que l'intérêt si important des colonies sera administré dans un esprit libéral et intelligent, propre à amener une solution aussi prompte que favorable des différends qui ont agité et divisé les habitants, et occasionné de si vives inquiétudes à la métropole. Lord Howick a remis hier à S. M. sa démission de ministre secrétaire-d'état de la guerre, que la reine a bien voulu accepter. »

« Nous ignorons entièrement ce qui a pu donner lieu à cette détermination du noble lord. Nous avons entendu dire (sans prétendre garantir la véracité de ce fait, que nous serions néanmoins disposés à croire d'après le discours prononcé par sa seigneurie à la chambre des communes, au sujet de la question du vote au scrutin), que la persistance qu'il a remarquée dans les membres du cabinet à ne pas vouloir adopter un système politique plus libéral, et conforme à ses opinions, l'a déterminé à se retirer. Son successeur n'a pas encore été nommé. — L'entrée de M. Macaulay dans le cabinet est probable. L'accession au pouvoir d'un homme d'état si propre, sous tous les rapports, à donner de la force au ministère, sera accueillie avec une vive satisfaction par tous les amis d'un gouvernement libéral. »

Décidément, l'Angleterre prend ombrage de toutes nos démarches.

Quelques réclamations adressées au bey de Tunis par le gouvernement français sont en ce moment travesties par les journaux anglais en projets ambitieux sur le beylick, et l'amertume ne manque pas à ces accusations. La *Revue de Paris*, à ce sujet, et pour répondre à ces attaques, rappelle aujourd'hui le fait suivant :

« L'attention que met la France à ne donner aucun prétexte de se plaindre de ses actes, à Tunis, va si loin, que sous le ministère du 13 avril, le gouvernement aimait mieux renoncer à l'exploitation d'une forêt qui nous appartenait à la Calle, que d'entamer des discussions avec le bey. Les limites, confuses sur beaucoup de points, étaient tracées d'une manière incontestable sur celui-ci. Le président du conseil répondit au maréchal Vallée, qui le priait de lui tracer une ligne de conduite, qu'il valait mieux renoncer à quelques arbres que de nous susciter des difficultés avec l'Angleterre, qui ne manquerait pas de voir là un premier pas vers l'envahissement de tout le beylick. On conviendrait qu'il est bien pénible pour la France de voir sa modération, vraiment inouïe, payée par les calomnies et les imputations continuelles des journaux anglais; mais il ne faut pas se laisser démontrer la fausseté de leurs accusations, et, pour notre part, nous ne manquerons jamais à ce devoir. »

On lit dans le *Courrier français* :

« La reine d'Angleterre a parlé, dans son discours de clôture, avec une apparente cordialité, de l'alliance française; c'est une satisfaction qu'elle a cru devoir au cabinet des Tuileries, pour les attaques violentes et inconsidérées de lord Melbourne et de M. Poulett Thompson. Mais l'Angleterre s'en tiendra aux paroles; et ce qui prouve qu'il n'y a rien de sérieux dans ces protestations de dévouement, et que l'on n'entend pas se rapprocher de nous, c'est que le ministère whig vient de décliner péremptoirement les ouvertures que lui avait faites M. le président du conseil pour la reprise des négociations commerciales, et que le maréchal a eu l'étourderie de rendre publiques, avant de savoir si elles seraient acceptées. »

« Le refus du cabinet anglais est presque une offense préméditée. »
« Ce qui rend la réponse de M. Poulett Thompson encore plus ridicule, c'est que l'Angleterre qui exigeait de nous, avant toute négociation, le maintien du droit actuel sur les fils de lin, avait déjà refusé d'autoriser l'exportation des machines à filer que l'on fabrique à Leeds, à Manchester et Glasgow. En sorte que le même gouvernement qui entendait nous obliger à acheter ses fils, ne voulait pas nous permettre d'acheter ses machines à filer. Il réclamait la liberté du commerce pour lui, en France, et s'arrangeait pour nous la refuser en Angleterre. N'est-ce pas comprendre, d'une étrange façon, la justice distributive et le principe d'égalité qui règle les rapports des nations? »

AFFAIRES D'ORIENT.

On écrit de Constantinople, 10 août :

« Le sultan qui s'est trouvé indisposé la nuit passée s'est de nouveau montré dans quelques moments, soit avec le grand-visir, soit avec la sultane Valide. Les patriarches grecs et arméniens furent introduits chez lui pour lui rendre hommage. La voie des réformes du sultan Mahmoud n'a pas été abandonnée par Khosrew-Pacha, mais on a fait disparaître de l'intérieur du palais et de l'entourage du sultan tout ce qui pouvait déplaire aux musulmans orthodoxes. Les fonctionnaires supérieurs protégés par le capitain-pacha, ont été remplacés et bannis de la capitale. »

Il a été résolu, dans un divan nombreux, qu'on ne destituerait pas Khosrew pacha pour faire plaisir à Méhémet. Les ambassadeurs des grandes puissances ont approuvé ces résolutions. Si la Porte avait cédé sur ce point elle se serait humiliée et il en serait résulté les suites les plus fâcheuses, car c'est avec raison que Khosrew est considéré comme une capacité si élevée qu'il serait impossible de le remplacer.

Le général Luders qui était récemment à la frontière russe moldave, vient de partir pour Borodino. Un corps russe se rapproche du Pruth et du Bas-Danube. On ne peut s'expliquer le but de ce mouvement, attendu que si la Porte était menacée par une armée égyptienne, il n'y aurait aucun avantage à lui envoyer des secours par les voies de terre.

Il est donc vraisemblable que les mouvements de ces troupes n'ont d'autre but que d'en imposer à la Porte ottomane. M. de Boutenueff a déjà menacé de quitter Constantinople, si une escadre étrangère était admise dans les Dardanelles ou si un gouvernement illégitime surgissait à Constantinople. Méhémet-Ali pourrait bien renverser Khosrew et se mettre à sa place. La flotte de Sébastopol et d'Odessa a reçu l'ordre de se tenir prête à partir au premier signal. Ainsi donc le gouvernement russe a sérieusement l'intention de conserver son influence en Turquie.

On lit ce soir dans le *Moniteur parisien* :

« Le gouvernement a reçu aujourd'hui, par la voie de terre, des nouvelles de Constantinople du 10 août, qui lui font connaître que la veille un violent incendie avait éclaté à Péra et à Galata. Le feu s'est manifesté à dix heures du matin, et on l'avait jugé d'abord de peu d'importance; mais bientôt il prit de l'extension, et à quatre heures après midi, deux cents maisons étaient déjà détruites. »

« Aussitôt que M. le prince de Joinville eut connaissance de l'incendie, il s'y porta à la tête des officiers qui l'ont accompagné à Constantinople et de l'équipage du paquebot à vapeur le *Papin*. Tous les Français de Péra et de Galata, que le danger avait attirés, se joignirent à lui et se rangèrent sous les ordres de S. A. R., qui dirigea les travaux avec autant d'habileté que de bonheur. Le brick *l'Argus*, en station à Therapia, reçut l'ordre de M. l'ambassadeur de descendre à Galata, tant pour porter secours avec son équipage que pour donner un asile aux femmes et aux enfants de nos compatriotes qui pourraient en avoir besoin. »

« Contrarié par le vent et les courants, l'*Argus* n'arriva à Galata qu'à une heure du matin, mais le capitaine et une partie de l'équipage montèrent dans les canots gagnèrent plus promptement le théâtre de l'incendie et joignirent leurs efforts à ceux du prince de Joinville pour en arrêter les progrès. Ce n'est qu'à une heure du matin qu'il a été entièrement éteint et c'est aussi seulement alors que le prince couvert de cendres et de charbon s'est retiré chez lui dans le quartier de Péra où il demeure et qui était heureusement resté intact. Jusque-là, et malgré les instances qui lui furent faites, le prince refusa constamment de quitter le théâtre de l'incendie. Aussi l'opinion publique est-elle unanime pour reconnaître que c'est principalement grâce à S. A. R. et aux équipages de nos deux bâtiments que Péra a été préservé d'une ruine complète. »

« Heureusement aussi que le vent du nord ne régnait point ce jour-là, car s'il eût soufflé avec quelque force, comme cela est habituel dans cette saison, les débris de 1831 se seraient renouvelés, et Péra et Galata eussent été de nouveau réduits en cendre. On évalue à un millier environ les maisons qui ont été brûlées; peu de pertes, d'ailleurs, ont porté sur nos nationaux, les quartiers détruits étant principalement habités par des Turcs, des Arméniens et des Juifs. »

« Jusqu'ici on ne pense pas que l'incendie soit dû à la malveillance, mais il y a eu comme toujours apathie et défaut de secours de la part de l'autorité locale, quoique Ali-Pacha, séraskier de Constantinople, se fût transporté sur les lieux. »

« Malgré les fatigues qu'il a essuyées, M. le prince de Joinville jouit de la meilleure santé. Nous n'avons aucun accident à déplorer pour nos marins. »

Nouvelles et Faits divers.

Le séjour de chacun des ministres à Eu se prolonge plus long-temps qu'il n'avait été d'abord projeté. MM. Passy et Teste, qui devaient être de retour à Paris lundi, n'y sont arrivés que le mercredi suivant. M. Cunin-Gréaume et l'amiral Duperré, qu'on attendait hier, samedi, ne reviendront que lundi prochain.

« M. d'Argout, gouverneur de la Banque de France, est de retour du voyage qu'il a fait en Angleterre, en Ecosse et en Irlande. »

« Le général Schneider, ministre de la guerre, vient d'appeler le général Colbert au commandement des départements de la Corrèze et du Cantal. »

« Mgr l'archevêque de Paris est sorti jeudi pour la première fois en voiture. Tout fait espérer que sa convalescence ne sera pas aussi longue qu'on avait pu le craindre d'abord. »

« M. l'archevêque coadjuteur de Reims est enfin hors de danger. Les médecins, à la suite d'une dernière consultation qui a eu lieu le 26, ont déclaré qu'il allait entrer en convalescence, et le docteur, qui depuis trois semaines était venu s'établir auprès du digne prélat pour lui prodiguer les soins les plus assidus, a quitté la ville de Reims pour revenir à Paris. »

« Plusieurs journaux, qui avaient inséré la note du *Messenger*, s'empres- sent aujourd'hui de reproduire nos explications avec une loyauté dont nous les remercions, mais que s'est bien gardé d'imiter le *Journal des Débats*. Cette feuille ne saurait oublier qu'il y a deux ans un septième de sa propriété a dû passer entre les mains de M. Emile de Girardin, et que si le traité ne s'est pas conclu, c'est que MM. Bertin se sont hâtés de faire participer M. L... l'un de leurs associés, à certains revenus dont on avait jusque-là refusé de lui tenir compte. Si nous avions un conseil à donner au *Journal des Débats*, ce serait de ne jamais rompre la réserve dont l'obligation lui est imposée par le caractère de ses propriétaires. A quel bon provoquer des hostilités lorsqu'on se sait incapable de les soutenir! On sait bien que nous, nous ne sommes jamais agressifs que par représailles. Puisse- nous nous le répéter pour la dernière fois. »

« Le mois d'août aura vu enregistrer, au greffe du tribunal de commerce de la Seine, plus de faillites qu'aucun mois de l'année 1839 et des années précédentes. Le 29, il y en avait déjà 103 de déclarées, présentant une masse passive d'environ dix millions de francs. Une seule des faillites, celle de la maison Mauguin, fondeur, présente un passif de 2,258,838 fr. »

« Une délibération du conseil municipal de Nancy ayant recommandé à la bienfaisance de la Banque philanthropique un jeune élève de l'école primaire qui s'est distingué dans l'art du dessin, cette institution a fait remettre à M. le maire de la ville de Nancy une somme de 200 francs pour aider dans sa carrière industrielle le jeune homme qui lui était désigné. La lettre que M. Nestor Urban, directeur-général de la Banque philanthropique a écrite à cette occasion à M. le maire, annonce en même temps que chaque année pareille somme sera accordée à l'élève dont les progrès feront augurer un bon ouvrier et un utile citoyen. L'accroissement continu des placements confiés à la Banque philanthropique, qui a recueilli cette année près de 700,000 francs d'assurances par mois, lui permettra, nous l'espérons, d'étendre ses bienfaits aux villes dont les autorités civiles et religieuses lui adresseront des demandes. Toutefois, ces demandes doivent avoir un intérêt d'avenir et non un secours éventuel pour objet. »

FEUILLETON DE LA PRESSE.

LA PETITE REINE.

§ 1^{er}. — La bataille perdue.

Le 10 décembre 1542, une armée de six mille hommes arriva sur la frontière de l'Ecosse, et quoique le jour commençât à baisser et le soir à paraître, au lieu de dresser et d'établir un camp, on se prépara au combat. Les cavaliers tirèrent leurs épées, les fantassins allumèrent les mèches de leurs arquebuses, et deux petits canons en fer, pièces de campagne plus incommodes que redoutables, s'avancèrent sur le front des lignes, chargés de boulets qui pesaient trois livres. Tout cet appareil belliqueux semblait d'autant plus étrange et d'autant plus inexplicable que l'on ne voyait aucune troupe ennemie sur l'autre rive du Solway, et que tant de soldats paraissaient rassemblés seulement pour s'emparer d'un petit bois assez touffu, mais que personne ne se montrait pour défendre. Une fois la lame au poing, le rouet des arquebuses tendu et l'artillerie en état, on vit s'avancer hors des rangs un chevalier revêtu d'une riche armure. Aussitôt des acclamations le saluèrent de toutes parts, et il fallut qu'il s'inclinât trois ou quatre fois sur le cou de son cheval pour répondre à ces témoignages unanimes d'affection, et aux cris de : Vive lord Maxwell! C'était le général en chef.

Lord Maxwell ne tarda point à voir arriver près de lui un second cavalier qui portait sur son casque une couronne royale. Ce dernier venu, loin de manier son cheval avec l'habileté que déployait lord Maxwell, pouvait à peine se tenir sur sa monture, quelque docile et peu fringante qu'elle se montrât. Néanmoins c'était un chevalier de haute taille et d'une physionomie à la fois mélancolique et fière; mais on lisait sur son visage pâle, sur ses traits altérés, les stigmates de la maladie. Lorsqu'il tira son épée et qu'il la brandit pour répondre aux saluts de

l'armée, sa main affaiblie laissa retomber l'arme, qui faillit lui échapper, et qui aurait été s'étendre sur le sable, si lord Maxwell ne se fut hâté de la retenir. Ce service, avec quelque opportunité qu'il arrivât, n'en parut pas moins déplaire à celui qui le recevait.

« Si la main est débile, la volonté est forte, mylord, dit-il brusquement au généralissime. Or écoutez bien ceci : ne touchez plus ni à mon épée ni à mes ordres. Pourquoi, malgré mes instructions bien précises, les cavaliers occupent-ils l'aile gauche du corps d'armée et vont-ils en avant, au lieu de se tenir prêts à soutenir au besoin les fantassins? »

« Sire, répliqua lord Maxwell, les cavaliers se composent de tous les nobles gentilshommes de l'armée; et c'est à eux à commencer l'attaque. Ils ne sauraient consentir à laisser cet honneur à des manans et à des soldats de fortune. »

« Et pour complaire, aux nobles gentilshommes de l'armée, pour obéir à leurs seigneuries, mylord, dit Jacques V, vous n'avez point hésité à me désobéir? à moi qui suis votre roi. Or me croit donc bien près de mourir, mylord, pour que les courtisans préfèrent la faveur de la foule au respect qu'ils me doivent? Que feriez-vous à un de vos capitaines qui méconnaîtrait vos ordres, afin de complaire à ses soldats? Vous hausseriez en riant les épaules, et vous donneriez la compagnie à un plus docile ou à un plus digne, n'est-ce pas? »

Pour toute réponse, lord Maxwell appuya son épée contre une pierre, en brisa la lame, fit tourner bride à son cheval et alla rejoindre la cavalerie qui le reçut avec des témoignages d'intérêt aussi bienveillants pour lui que malpropres pour le roi. La paleur du monarque s'en accrût encore, et il sentit le sang se porter avec violence à sa poitrine et à sa bouche. Mais renfermant en lui-même son indignation et sa rage, il demeura impassible en apparence et appela un chevalier qui se tenait à quelque distance de lui.

« Ohé! lord Olivier Sainclair, cria-t-il : puisqu'il est devenu de mode que les généraux brisent leur épée, abandonnent leur roi et quittent le champ de bataille au moment de l'attaque, ne vous sentez-vous pas le cœur de venir remplacer le fuyard et de mener ces braves gens à la victoire? »

Olivier s'avança près de Jacques, l'épée haute et la visière levée. Le roi le prit par la main et se tournant vers l'armée :

« Voici votre général! s'écria-t-il. Maintenant que les trompettes sonnent et en avant! »

En disant cela, et tandis que les fanfares guerrières s'élevaient autour de lui, il piqua de l'éperon son cheval et le maniant avec plus de force et plus d'adresse qu'on aurait dû en attendre d'un cavalier si débile, il marcha au galop sur le bois et parcourut de la sorte une centaine de pas. Après quoi il fit halte et se retourna... A peine quatre ou cinq cents hommes l'avaient accompagné. Le reste de l'armée, ou restait immobile, ou se débattait... Le roi allait courir aux mutins, quand tout à coup, un corps d'Anglais sorti de la petite forêt, attaqua le roi et ceux qui l'avaient suivi, les mit en déroute et se porta vers le reste des Ecosseis, qui prirent la fuite, ou qui, attaqués au dépourvu, ne firent que peu de résistance et mirent bas les armes. En moins d'un quart-d'heure les cent hommes triomphèrent de six mille et il ne restait plus de tant de soldats que deux ou trois cents hommes qui entourèrent le roi et protégèrent sa retraite, fort incertains d'ailleurs s'ils parviendraient à sauver le prince ou n'emporteraient que son cadavre. Car Jacques V, à la vue de la lâcheté des siens et de leur défaite, était tombé de cheval dans un tel état d'évanouissement qu'il ne pouvait aucun signe d'existence. On le plaça sur un brancart façonné à la hâte avec des lances, et ce ne fut pas sans peine qu'on put le soustraire aux poursuites de l'ennemi; encore n'y parvint-on qu'en le plaçant dans une barque, sans autre compagnon que son médecin et son fou.

Ce fou portait le nom de Nicol Clangor. C'était à la fois un bouffon et un nain fort hideux, haut de trois pieds et demi, tout au plus, et dont la grosse tête se trouvait encaissée au milieu d'une énorme bosse. Ce fut pourtant à cette chétive créature que le roi dut de revenir à la vie, car après de longues et infructueuses tentatives le médecin renonçant à tenter plus long-temps la cure, avait jeté son manteau sur le corps inanimé de Jacques comme sur un cadavre. Mais Nicol, tout en répandant des larmes sur la mort de son maître, n'en continua pas moins à multiplier ses efforts pour le ranimer. Il versa tant d'eau fraîche sur le front du monar-

Le temps incertain toute la matinée a cependant favorisé les courses, et un bon nombre de spectateurs, véritables amateurs, garnissent les tribunes réservées. Deux prix devaient être seulement courus : Le 1^{er} PRIX D'ARRONDISSEMENT, pour poulains et pouliches de trois ans (2,000 fr.).

Tous les chevaux inscrits, excepté *Sophiste* à M. Perrot, se sont présentés au poteau du départ, savoir : *Roquecourt* et *Dona Julia*, au duc d'Orléans; *the Chip of the Old Block*, à lord Seymour; *Quaterne*, à M. Perrot de Thannberg; *Chanoinesse*, à M. de Lespines; et *Georgette*, à M. Rivière.

Les concurrents sont arrivés dans l'ordre suivant : *Roquecourt*, 1^{er}, en 2 m. 25 s. 4/5; *Quaterne*, 2^e, en 2 m. 24 s. *Chanoinesse*, 3^e. *The Chip of the Old Block*, 4^e. *Dona Julia*, 5^e. *Georgette*, 6^e. *Coalition*, 7^e.

2^e PRIX D'ARRONDISSEMENT, pour chevaux entiers et juments de quatre ans et au-dessus, (5,000 fr.). — *Esmeralda* au duc d'Orléans, *D'inn* et *Candeur* à M. Perrot, ont été retirés. — Ont couru *Francesca* au duc d'Orléans, *Lantara* à lord Seymour, et *Richmont* à M. Perrot de Thannberg.

La distance était de deux tours. Les chevaux sont arrivés dans l'ordre suivant : *Richmont*, 1^{er}, 4 m. 55 s. *Lantara*, 2^e. Et *Francesca* à forte distance. Les chevaux appartenant à l'administration des haras sont inscrits aux noms de MM. Lespines et Perrot.

LE TOURNOI D'EGLETON. — Première journée.

Le temps n'a malheureusement pas favorisé la première journée; un ciel sombre et la pluie ont nui à l'effet de cette représentation chevaleresque. Des sept heures du matin, une affluence immense encombra la route d'Irvin au château. Les équipages, les cavaliers et les piétons s'empressaient de se rendre au rendez-vous général. La plupart des assistants avaient adopté les costumes des XV^e et XVI^e siècles; les dames avaient revêtu celui de la cour de Marie Stuart; les paysans étaient endimanchés. A midi, l'on vit paraître une société de Duncan, précédée par une bande de musiciens. Au milieu des costumes de montagnards se faisaient remarquer quelques riches toilettes. Un grand nombre de ces montagnards avaient jeté sur leurs épaules de grands manteaux pour se préserver contre l'humidité.

L'emplacement choisi pour le tournoi est un vaste terrain enclos de bois, à 5 minutes de distance environ du château. L'amphithéâtre dans lequel devait se placer la reine de la beauté, et toutes les dames et demoiselles, se faisait remarquer au loin par des ornements d'or sur velours cramoisi et des tentures en soie bleue. Autour du champ clos se dressaient les tentes des divers chevaliers, ornées suivant le goût de ces preux, et pavisées de mille couleurs. A peu de distance de la barrière, de trois cents pieds de long, placée au milieu de la lice, étaient symétriquement rangées les lances destinées pour les chevaliers. A l'une des extrémités s'élevait sur un piédestal un modèle de figure humaine en bois placé sur un pivot; il était tellement disposé, que la figure devait tourner sur elle-même, si elle n'était pas touchée au centre par les lances des chevaliers. Six pieds de largeur de bois avaient été entassés sur le terrain pour prévenir les accidents, dans le cas où quelque chevalier serait désarçonné.

Les règles du combat peuvent se résumer ainsi : Action d'honneur. 1^o Rompre le plus grand nombre de lances; 2^o rompre la lance en plus d'un endroit; 3^o ne pas s'arrêter jusqu'à ce qu'on soit arrivé en face de son adversaire; 4^o ne se servir que de la pointe de la lance; 5^o ne frapper que sur les armures du boucher; 6^o faire les voltes et passes qui ont été réglées.

Action de déshonneur : 1^o briser sa lance en attaquant son adversaire au flanc; 2^o frapper ou blesser le cheval de son adversaire; 3^o frapper la selle; 4^o n'être pas maître de son cheval lors de la rencontre; 5^o vider les arçons (le plus grand déshonneur); 6^o toutes lances brisées en frappant son adversaire au-dessus de la ceinture ne comptent pas.

Action la plus belle : Faire voler sa lance en éclats.

Le cortège n'a quitté qu'à deux heures le château d'Egleton. La pluie étant devenue très intense, il avait fallu renoncer au projet de conduire à son trône, la reine de la beauté montée sur son palfroi. Les dames d'honneur devaient également paraître sur leurs haquenées. Le mauvais temps a forcé de conduire les dames en voiture. L'effet général du défilé s'en est ressenti; il aurait été beaucoup plus brillant si l'on eût pu exécuter le programme. Les hennissements moutonnés se déroulaient tourdement. Les panaches des chevaliers, au lieu de flotter sur leurs casques, étaient rabattus d'une manière disgracieuse. Malgré la pluie battante, la foule restait silencieusement en place autour de la lice.

Quand le cortège parut, on reconnut aisément lord Eglington, seigneur du tournoi. Il se faisait distinguer au milieu du groupe des chevaliers par sa riche armure où l'or étincelait. Son coursier, richement caparaonné et couvert d'une housse bleue et or se cabrait et semblait fier de le porter. Le public a admiré la bonne grâce avec laquelle le chevalier conduisait son destrier. Lord Eglington a fait plusieurs fois le tour de la lice, saluant gracieusement les dames assises dans l'amphithéâtre. De bruyantes acclamations ont répondu à ces démonstrations. Lord Londonderry, président du tournoi, est moins bien en selle que sur son siège de la chambre des lords. Sa seigneurie, malgré sa toque à plume, sa tunique de velours était loin d'avoir une tournure chevaleresque.

Le marquis de Waterford, inscrit sous le titre de chevalier du dragon, portait la plus ancienne armure qui ait figuré dans ce tournoi. Cette armure, datant du règne de Richard III, était en acier poli, cannelée. Le cheval du marquis était magnifiquement caparaonné, et couvert d'une housse bleue et blanche. Lord Glenlyon, inscrit sous le titre de chevalier de Gael, était suivi par ses hommes d'armes d'Ethol. Ce luxe était inusité dans le tournoi. Aucun autre chevalier n'avait amené ses hommes d'armes ou suivants. Les trompettes ayant sonné, et la lice ouverte, le tournoi a commencé. Deux chevaliers ont fourni une carrière l'un contre l'autre en croisant la lance, mais d'une manière trop molle pour se blesser. Le bois des lances était si peu solide que les armes se brisaient au moindre choc. Les deux combattants, dans cette première passe d'armes, étaient le chevalier du Cygne (M. Cunningham), et le chevalier de la Rose-Rouge (Lechmere.)

Placés aux deux extrémités de la barrière, les chevaliers la suivirent dans toute sa longueur de trois cents pieds et se rencontrèrent à peu près vers le milieu. Le chevalier du Cygne dirigea sa lance contre le cimier de son adversaire : la lance vola en éclats. Les combattants regagnèrent au galop

chacune des extrémités de la barrière, et l'écyer du chevalier du Cygne plaça une nouvelle lance, entre les mains de son maître. La deuxième rencontre n'amenait aucun résultat; mais, à l'extrémité de la barrière, la partie supérieure de la muraille qui couvrait la tête du coursier du chevalier du Cygne s'éleva sur la gousserie. Alors se présentèrent lord Eglington, seigneur du tournoi, et le marquis de Waterford, chevalier du dragon.

Dans la première rencontre, lord Eglington toucha rudement le boucher de son adversaire, mais sans lui faire vider les arçons. A la deuxième rencontre, le comte brisa sa lance sur le casque du marquis; le noble comte fut proclamé vainqueur. Sa seigneurie, suivie de ses écuyers et de ses pages, vint se placer devant l'amphithéâtre où siégeait la reine de beauté; là, il s'inclina respectueusement, et la belle lady Seymour félicita le gentil chevalier.

Le chevalier de la Tour Brûlante (sir P. Hopkins) parut ensuite contre le chevalier de la Rose-Rouge; M. Lechmere; ce dernier brisa sa lance sur le cimier de son adversaire qui fournit le reste de la carrière sans accident. Au deuxième tour, le chevalier de la Tour-Brûlante se distingua d'une manière toute particulière, il eut l'adresse de détacher une partie du cimier de son adversaire qu'il fit voler au loin dans les airs; de nombreux braves saluèrent ce fait d'armes, le plus beau du tournoi. A la troisième passe, le chevalier de la Tour-Brûlante brisa sa lance sur le boucher de son adversaire et fut proclamé vainqueur. Il courut à l'amphithéâtre recevoir de la reine de beauté les félicitations dues à sa bravoure.

C'était au tour du chevalier de Gael (lord Glenlyon), de se mesurer contre le chevalier du Lion-Noir (lord Alford). Les deux premières passes n'offrirent rien d'intéressant; à la 5^e le chevalier de Gael fit sauter le panache du chevalier du Lion-Noir, celui-ci toucha de sa lance l'armure du chevalier de Gael, proclamé vainqueur, il reçut pour récompense la souris de la beauté. Un troisième tour fut occupé par un combat au sabre à double poignée entre un soldat montagnard et M. Mackay, ce dernier fut vainqueur. De temps à autre un personnage étrange, affublé d'un costume burlesque, remplissait l'office de bouffon et amusa les galeries.

La dernière passe fut fournie par le marquis de Waterford et le chevalier du Lion-Noir. Le marquis de Waterford ayant rompu le plus grand nombre de lances fut proclamé vainqueur; ainsi se termina cette journée, contrariée par le temps. Lady Seymour ayant été reconduite avec cérémonie à sa voiture, les chevaliers s'élancèrent au galop à la suite de l'équipage qui portait au château la reine du tournoi. Les archers d'Irvin, en costumes fidèles de robbins hood, le carquois sur l'épaule, formaient la garde de lady Seymour.

Tribunaux.

COUR D'ASSISES DE L'AIN (Bourg.)

Présidence de M. Durieu, conseiller à la cour royale de Lyon.

Audience du 29 août.

Il ne reste plus à entendre que quarante-six témoins; M. Ollivier d'Angers, arrivé hier : on attend encore le célèbre dessinateur Gavarni.

La cour en're en séance; l'accusé est amené, son calme est toujours le même : il s'entretient avec ses deux défenseurs.

On continue l'audition des témoins.

Françoise Lecharvet, lingère à Belley. — Ancienne domestique de l'accusé, avant et après son mariage, je n'ai jamais remarqué la moindre méintelligence entre lui et sa femme; au contraire, le mari était aux petits soins; madame se plaignait toujours de ce que l'argent manquait; le domestique était toujours dehors, parce qu'on passait partout avait été égaré. Il n'y avait pas quinze jours qu'il était dans la maison qu'il disait : Je voudrais en être sorti.

Sur la demande de l'accusé, le témoin déclare avoir porté à son maître, des billets que madame lui envoyait. Monsieur et madame ont toujours eu le même lit.

Calet, propriétaire à Belley, entendu en vertu du pouvoir discrétionnaire, déclare qu'il a été voir Peytel en prison pour affaires et par intérêt pour lui; un jour, M. Peytel lui dit : Maintenant qu'on ne peut plus le supposer de motifs d'intérêt, on va me supposer de la jalousie; c'est toujours ma torture : je le redoute pour l'honneur de ma femme. Si j'avais agi par ce motif, je l'aurais bien avoué.

Le témoin déclare que le 30 octobre l'accusé vint lui demander à dîner et lui parut tellement gai que lui, témoin, qui n'avait pas été sans entendre parler de certaines petites choses, lui dit, tu es donc maintenant tout à fait heureux? Oh! oui, lui répondit Peytel, ma femme est véritablement gentille; après le dîner il alla au salon jouer avec l'enfant du témoin, âgé de deux ans et demi, et là se couchait sur le tapis pour mieux se prêter aux jeux de l'enfant; surpris par les témoins, il s'écria avec transport : « Oh! mon ami, quel bonheur de penser que dans quelque temps moi aussi j'aurai mon enfant. »

M. le président. — L'accusé ne vous a-t-il pas dit que s'il était trop pressé, il dirait qu'il a tué sa femme par jalousie? — R. Non.

Elma Chavin. — Deux fois j'ai été chez Mme Peytel et jamais n'y ai remarqué de méintelligence : madame m'a fait grand éloge de son mari. Il y avait deux lits, mais madame ne couchait jamais dans le sien.

Joséphine Bouvet, tailleur, en déclare autant.

Yvonne Michaud, repasseuse, a travaillé de son état chez M. de Montrichard, et n'a jamais vu Mlle Alcazar avoir de familiarité avec son domestique. Je n'ai rien vu de désagréable entre M. et Mme Peytel, qui me dit, quand son mari avait pris Louis : j'ai peur que M. de Montrichard ne s'en fâche.

Claudine Rey a pendant huit jours remplacé la servante chez M. Peytel. Louis était fort doux; madame en était contente. Louis Rey m'avait dit un jour qu'il voulait sortir, je le répétais, et Louis me dit après : Je vous remercie, vous êtes cause que monsieur m'a donné 20 fr. pour m'acheter des bottes.

En vertu du pouvoir discrétionnaire, on donne lecture de la déposition de Mme de Bordenave, absente. Il n'a résulté que, demeurant sur le même carré que les époux Peytel, le témoin n'a jamais vu entre eux que des signes d'affection. Louis était fort doux et madame en aurait fait l'éloge au témoin. Madame ne couchait pas toujours avec son mari.

quelques instans après que sa majesté Marie de Longueville eut donné le jour à une princesse. Daignez donc prier, hélas! votre fille de cinq jours d'octroyer sa protection à mon fils de quatre jours et demi.

— Nicol, reprit le roi avec abattement, hélas! c'est plutôt à moi à te demander la protection de ton fils pour mon enfant : car j'entrevois pour l'infortunée créature des destinées bien funestes! Fille d'une Française, entourée de lâches, de factieux et de déloyaux, que va-t-elle devenir? Oh! oui, Nicol, c'est à toi, c'est à ton fils, dès qu'il le pourra, à protéger cette pauvre enfant royale, que le poison va menacer jusque dans son berceau et qui est réservée, — Dieu m'en donne la fatale connaissance à cette heure suprême, à épuiser la calice de toutes les amertumes de la vie! Deviens donc pour elle vigilant comme l'oiseau qui veille dans son nid sur sa couvée, fidèle comme le chien qui ne s'éloigne pas des pieds de son maître! A qui veux-tu que je me fie, si ce n'est à toi, Nicol. Ils m'ont tous trahi! A quel bras plus fort veux-tu que je laisse mon enfant? Cinq cents Anglais ont mis en fuite six mille Ecossais! Nicol, pauvre avorton, deviens un homme pour protéger la fille de ton maître qui se meurt! Que le bouffon Clangor soit, après Dieu, le plus fidèle appui de la fille du roi d'Ecosse.

Comme il achevait de parler, on lui amena la petite Marie. Il prit dans ses bras le pauvre enfantelet, le baisa au front, murmura pour elle une prière à Dieu et appela sur l'orpheline la bénédiction céleste. Puis il la remit dans les bras de Nicol.

— Je te la confie, dit-il; veille sur elle et sur la reine. Dis à cette dernière, quand elle pourra l'entendre, que ma tendresse pour elle a toujours égalé le respect que m'inspiraient ses vertus; dis-lui encore... Tout à-coup d'atroces douleurs l'interrompirent, il s'écria : Seigneur! seigneur! ayez pitié de moi : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!*

Sa tête retomba sur l'oreiller et le fou jeta un cri de désespoir. Puis tout à coup élevant dans ses bras la petite fille qu'il tenait :

— Le roi est mort, s'écria-t-il. Vive Marie Stuart, reine d'Ecosse!

Peu de personnes avaient suivi le roi Jacques V à Linlithgow; peu de voix répétèrent donc l'acclamation de Clangor.

Mme Diesuim, femme du receveur à Belley, déclare, que dans une réunion, Mme Peytel lui dit : Ah! que les jeunes filles devraient réfléchir avant d'épouser un étranger qu'elles ne connaissent pas; en même temps elle soupira, et je fus convaincue qu'elle était dans une position de ménage malheureuse.

Justine Legrand, femme de chambre autrefois au service de Mme de Montrichard, déclare que Louis Rey, à la campagne chez M. Mallet, lui demanda à rentrer chez M. de Montrichard à qui elle en parla, mais qui s'y refusa.

M. Foyard, notaire à Mâcon. — J'ai été assigné comme président de la chambre des notaires à Mâcon; dès lors, j'ai une observation à faire à la cour; pour ma conscience et les principes, je dois lui refuser à déposer.

M. le président. — Votre observation est faite, on en tiendra compte; vous allez déposer et vous saurez faire concorder votre conscience avec vos devoirs de témoin.

M. Margerand. — La défense prie M. Foyard de dire tout ce qu'il sait sur l'accusé.

Le témoin dépose. Pour deux motifs, la chambre ajourna Peytel en 1829 : 1^o pour incapacité; 2^o pour soupçons de moralité; on lui reprochait d'être enclin au vol.

M. le président. — Veuillez préciser.

Le témoin. — Ma conscience me le défend.

D. Ces soupçons vous étaient-ils venus de plusieurs côtés? — Oui, sous le sceau du secret.

M. Margerand. — En faisant connaître à Peytel l'ajournement, le témoin lui fit-il connaître les deux motifs? — R. Je n'en exprimai qu'un; quant à l'autre, je le fis entendre.

M. Margerand. — Veuillez demander au témoin des renseignements sur la valeur des domaines de Mourachin et Plissez.

Le témoin. — Je ne sais maintenant ce qu'ils valent; mais je sais les prix d'acquisition; Plissez a été acheté 25,000 francs; celui de Mourachin a dû coûter davantage. Ces domaines ont dû doubler de prix depuis 1818.

M. Cornaton, notaire. — Peytel a été élevé chez moi à partir de 1825; il était très intelligent et très zélé pour les intérêts de l'étude; pendant ce temps, j'ai eu quelques inquiétudes, quelques mécomptes, je ne puis pas les lui attribuer à coup sûr, mais j'avais des soupçons et j'ai présenté à la chambre des notaires quelques doutes sur sa moralité, mais je priai mes confrères de prendre d'autres renseignements. Je savais que de 1827 à 1829, il faisait des dépenses disproportionnées avec ses ressources.

M. le procureur du roi. — La famille ne vous a-t-elle pas restitué pour cette cause 2,800 fr.? — R. Non.

Un juré. — Depuis sa sortie de chez vous ces mécomptes ont-ils continué? — Oui, mais moins souvent.

Berthelet, cultivateur, dit qu'il n'a rien à dire de Louis Rey.

M. le président. — Comment! mais dans l'instruction vous avez dit qu'il vous avait arrêté sur la route.

Le témoin. — J'ai bien été arrêté, mais je n'ai jamais dit que ce fut par Louis.

Ici, un débat s'engage entre l'accusé qui, dans une lettre avait signalé à M. le juge d'instruction ce crime de Louis Rey; aujourd'hui interpellé par M. le procureur du roi, l'accusé soutient qu'il n'a écrit que ce que le témoin est venu lui déclarer devant plusieurs personnes.

M. Dumarais, notaire à Hauteville. — Je n'ai connu Louis Rey qu'à son retour de l'armée; alors il vint chez moi pour régulariser sa position. Son extérieur me plut; sachant ses antécédents, je voulus me l'attacher; je le sondai, mais il me dit que son but était de se placer dans un magasin à la ville. Quand j'appris ce dont on l'accusait, je fus étonné, puis je fis venir celui qui l'avait élevé jusqu'à 17 ans, et celui-ci me dit que jamais rien ne pourrait lui faire croire cette accusation, et que cela était impossible; d'autres personnes m'en dirent autant, et dans le pays la voix publique a été unanime sur sa moralité.

Gallet, cultivateur, chez qui Rey a été élevé depuis l'âge de quatre ans jusqu'à son départ pour l'armée, déclare qu'il a servi chez lui constamment en bon garçon; son travail était satisfaisant, sa conduite aussi; jamais un reproche ne lui a été fait; je l'aimais comme mon enfant, et tous aussi. Je le crois incapable d'un assassinat et d'un acte d'infamie.

La liste des témoins à charge est épuisée. On passe à l'audition des témoins à décharge.

M. Olliviers (d'Angers), docteur en médecine, dépose. — Le rapport émané de messieurs les médecins de Belley, chargés par M. le juge d'instruction de l'autopsie de Mme Peytel, m'a été soumis, et je viens hautement en combattre les conclusions. Je suivrai pas à pas l'ordre même de ce rapport.

La première question soumise aux médecins était celle de savoir si les deux plaies reconnues venaient du même coup de feu ou de deux coups de feu différents, à en juger par la direction des deux projectiles. Les experts n'ont pas hésité à répondre que ces deux blessures ne pouvaient venir du même coup; il y a lieu de s'étonner de cette décision si erronée que les auteurs se seraient évités s'ils avaient voulu faire quelques recherches; l'histoire des plaies par armes à feu est là pour prouver que la direction suivie par les projectiles ne doit jamais être considérée comme une raison suffisante de décider. Deux officiers d'artillerie ont été chargés de rechercher à quelle distance de Mme Peytel a dû être tiré le coup qui l'a atteinte pour brûler les cils, le sourcil, le contour de la peau traversée par la balle, et pour qu'il ait pénétré une aussi grande quantité de grains de poudre dans l'épaisseur de la peau. (Ici le témoin rend compte des résultats divers obtenus par ces experts dans leurs expériences.)

Is sont arrivés à cette conclusion que l'arme vulnérante a dû être tirée presque à bout portant pour produire les effets signalés; mais puisque à 6 pouces de distance ils ont brûlé un papier dans une étendue d'un pouce et demi, n'en peut-on pas conclure que le coup tiré sur madame Peytel l'a été à une distance plus grande, puisque les bords de sa plaie n'étaient brûlés que dans l'étendue d'un pouce? Mais n'est-il pas possible que cette balle n'ait été produite que par la bourre enflammée du pistolet ce qui rendrait possible une distance beaucoup plus grande? Maintenant qui nous dit que dans leurs expériences, les experts aient pu pour la charge du pistolet et la forme des balles reproduire exactement toutes les circonstances dans lesquelles le coup a été tiré sur Mme Peytel? ils ont pensé que l'écartement

que, il frictionna ses mains et ses pieds avec une si grande persévérance, que le prince poussa un profond soupir et entr'ouvrit les yeux. Le médecin, surpris de cette résurrection inespérée, se joignit aussitôt à Clangor, et leurs efforts réunis parvinrent à ressusciter complètement le roi : ils le ramenèrent ainsi à Linlithgow, petite ville à sept lieues d'Edimbourg. Lorsque le monarque, soutenu par ces deux hommes, entra dans sa demeure royale, la honte et la colère faillirent encore le faire évanouir; mais des larmes abondantes qui s'échappèrent de ses yeux et couvrirent son visage, le soulagèrent assez pour empêcher cette crise.

Oh! s'écria-t-il, pourquoi ne m'avez-vous point laissé sur le champ de bataille? Là où l'honneur écossais avait péri, le roi d'Ecosse devait périr aussi! Du reste, ajouta-t-il, vous n'avez fait que retarder de quelques jours, — de quelques heures peut-être, — l'instant où je dois trouver près de Dieu, et dans sa miséricorde des consolations impossibles désormais pour moi sur la terre.... Mais pourquoi ne vois-je point près de moi la reine?

— Sire, répliqua quelqu'un, il y a cinq jours Sa Majesté la reine a été prise de douleurs subites et a mis au monde un enfant. Les suites des couches ont été si graves que l'on n'a point encore osé la prévenir de votre retour, dans la crainte que l'émotion causée par cette nouvelle ne lui devint funeste.

— Mon enfant est-il un garçon ou une fille? demanda le prince.

— Sire, c'est une fille.

— Eh bien! dit-il en se retournant dans le lit sur lequel on l'avait placé, la couronne est entrée dans ma famille par une femme, elle en sortira de même. Que de malheurs vont accabler ce pauvre royaume....

Le roi d'Angleterre Henri VIII s'en emparera par la force ou par un mariage... Qu'on aille me chercher ma fille! Je veux la voir, et la baiser avant de rendre mon âme à Dieu avant de quitter la terre pour toujours.

On obéit à ses ordres; on alla chercher l'enfant; et comme Clangor voyait le roi s'attendrir et succomber sous ses émotions trop vives, le bouffon résolut d'y faire diversion par quelque plaisanterie de son métier.

— Sire, dit-il, l'Ecosse et la folie, le sceptre et la marotte ont chacun leur héritier. Dame Madeleine, ma femme, a mis au monde un fils

Néanmoins, quelque faibles que fussent les cris qui saluaient la nouvelle reine d'Ecosse, ils parvinrent jusqu'à Marie de Lorraine, retenue au lit, par les suites dangereuses de ses couches, dans une autre partie du château. Eperdue, désespérée, elle voulut se lever précipitamment et courir dans la chambre où son mari venait d'expirer : ses femmes cherchaient en vain à la retenir, lorsque Nicol parut, la petite Marie dans les bras.

— Madame, dit-il, j'apporte à votre majesté les bénédictions du roi. Les dernières paroles de mon noble maître ont été des paroles d'amour pour vous. Maintenant, du haut des cieux, il veille sur son épouse et sur sa fille.

Il y avait dans la douleur et dans le dévouement de Nicol, une énergie si naïve et si sublime qu'il ne restait plus rien en lui du pauvre fou.

— Qu'allons-nous devenir! qu'allons-nous devenir, malheureuses abandonnées?

— Dieu et la bonté de notre cause ne sauraient nous manquer, madame. Je ne suis qu'une bien chétive créature, mais je sens là en moi une force nouvelle et inconnue que m'apprend que la main du Très-Haut se tient étendue sur nous; il a donné la force au faible et l'intelligence au pauvre d'esprit. Donc, si vous m'en croyez, madame, vous serez transporter dans une litière et vous gagnerez Edimbourg à petites journées. La route de Linlithgow à Edimbourg ne présente aucun péril. Ici, au contraire, vous vous trouvez exposée avec la jeune reine, aux attaques que les Anglais ne manqueront pas de diriger sur ce point. Or, une fois maîtres de votre fille, ils seraient maîtres de la couronne d'Ecosse. Et puis, croyez en votre serviteur, madame, ceux-là qui se sont montrés tièdes ou trahisseurs pour le roi, redeviendront fidèles et dévoués pour la reine. Un noble Ecossais peut être rebelle, mais il ne saurait être lâche.

— Vous avez raison, Nicol, reprit la reine-mère, en essuyant ses larmes; il faut partir pour le salut de ma fille.... Mais, ajouta-t-elle avec de nouveaux sanglots dans la voix, avec de nouvelles larmes dans les yeux, mais Jacques, mais mon mari....

— Partez, madame, sous la protection de lord Maxwell, qui a si vaillamment combattu près du roi; qui depuis deux jours n'a cessé de veil-

des balles n'avait pu être assez considérables pour produire les effets signalés. Mais M. Lepage, archange du roi, que nous avons consulté, m'a déclaré qu'il était possible d'obtenir d'un pistolet un écartement plus ou moins considérable, suivant la disposition de la charge et la manière de placer les balles l'une à l'égard de l'autre, ceci posé, la blessure de la joue gauche ne peut-elle pas s'expliquer par le ricochet de la balle? Dès-lors, rien n'exclut la possibilité que les blessures aient été le résultat d'un seul coup de pistolet chargé de deux balles et une possibilité suffit en médecine légale.

La deuxième question était celle de savoir si la mort a été le résultat de ces plaies. Les médecins ont répondu affirmativement en se fondant sur les désordres occasionnés dans les parties atteintes, soit par une commotion du cerveau, soit par hémorrhagie. En vérité, cette solution est de tous points insoutenable; et d'abord il est incontestable que les plaies du nez ne sauraient être immédiatement mortelles; puis, et quant à l'hémorrhagie, où en est la preuve? D'ailleurs, il n'existe point dans les parties traversées de vaisseaux assez considérables pour donner lieu à une hémorrhagie mortelle en si peu de temps. Enfin, quant à la commotion possible du cerveau, il me suffira d'y opposer les faits les plus convaincants (ici le témoin énumère divers cas de suicide et autres dans lesquels, malgré leur immense gravité, on n'a jamais remarqué de commotion du cerveau.)

La troisième question consistait dans le point de savoir si la mort avait été immédiate. Les médecins ont dit qu'au moins elle avait dû être fort prochaine; ce que je viens de dire démontre le contraire.

Quatrième question: Mme Peytel a-t-elle pu prononcer des paroles distinctes? Les médecins à l'unanimité ont résolu négativement cette question, et je dois le dire, en les combattant à cet égard, ce n'est pas une opinion plus ou moins soutenable que je discute, c'est l'erreur la plus choquante et la plus inconcevable que je dois dévoiler. Ils s'appuient sur ce que les os de l'âne des fosses nasales auraient été brisés. Mais qu'ils apprennent qu'une lésion semblable ne pourrait que faire naître sans altérer la prononciation. Ils se fondent encore sur la position sur la base de la langue, de la balle qui le moindre mouvement pour parler eût fait tomber dans le larynx ou dans l'œsophage? Ont-ils bien voulu parler sérieusement? Est-ce que la balle posée sur la base de la langue avait pu y rester ainsi depuis le moment où le coup a été tiré? Ne devraient-ils pas savoir que tout corps étranger dans l'arrière-gorge détermine à l'instant soit des vomissements, soit une déglutition qui l'expulse ou l'entraîne dans le larynx, dans lequel, dans l'espèce, la balle à cause de son volume n'aurait pu pénétrer. Evidemment la balle était restée engagée dans la fosse nasale, et ce n'est qu'un mouvement quelconque fait postérieurement à la mort qui l'en a déplacée.

D. Maintenant quelle a été la véritable cause de la mort? — La voici: Dans la position affreuse où se trouvait Mme Peytel, blessée, errante au milieu d'une nuit obscure et froide, une syncope sera survenue quand elle sera tombée dans l'eau et cela aura suffi pour la faire périr par asphyxie surtout si elle est tombée la face en avant, quel qu'ait été la quantité d'eau.

M. le président, au docteur Borot. — Vous venez d'entendre la déposition, persistez-vous cependant dans votre rapport? — R. Oui, monsieur.

M. le président. — Ceci nous suffit sans que nous laissions s'engager ici un débat de médecine légale que nous pourrions ne pas suivre utilement; MM. les jurés apprécieront les deux systèmes et prononceront.

M. Margerand à M. Borot. — Vous appuyez votre rapport sur ce que vous avez vu les faits, mais ne devez-vous pas en médecine légale les consigner assez complètement dans votre rapport, pour qu'il fût possible à d'autres de vérifier votre travail? — R. J'ai fait le possible.

D. Avez-vous consigné dans le rapport votre opinion sur l'asphyxie occasionnée par une chute dans l'eau? — R. Non, parce que M. le juge d'instruction ne me l'avait pas demandé.

Les docteurs Nicod (de Lyon), Dupré (de Bourg) et Ordinaire (de Mâcon) sont successivement entendus; ils combattent par les mêmes motifs le rapport des experts, et arrivent aux mêmes conclusions que celles de M. Olliviers (d'Angers).

On entend encore quelques autres témoins.

Audience du 50 août.

A neuf heures, l'accusé est introduit; en traversant l'enceinte, il salue plusieurs personnes qui se trouvent sur son passage; son calme semble augmenter à mesure qu'avance la solution de ce drame mystérieux.

M. le président. — M. le procureur du roi a la parole pour son réquisitoire.

M. le procureur du roi. — Messieurs les jurés, rarement accusation capitale ne fixe plus vivement l'attention publique que celle qui pèse sur Sébastien Peytel, rarement des débats plus importants vinrent s'agiter dans ces lieux dépositaires déjà de tant d'infamies, jamais, enfin, l'indignation publique ne fut plus énergiquement soulevée par la fin si tragique d'une jeune femme que quand il fallut reconnaître pour son assassin celui-là même qui avait juré de la défendre.

Ceux-là furent bientôt forcés de reconnaître la culpabilité de l'accusé, qui, placés sur le théâtre du crime, témoins de la conduite de Peytel, ayant les faits sous leurs yeux, durent à l'instant même acquiescer à une pleine et entière conviction.

Mais il en est d'autres qui, circonvenus par des insinuations de toute nature, hésitent à croire à la réalité d'un crime dont l'énormité même semblait démontrer l'impossibilité; nous mêmes, nous n'acquéiescissions qu'avec réserve les premiers renseignements qui nous parvinrent; il nous en coûtait de découvrir un aussi grand coupable parmi MM. les notaires, dans une corporation du notariat si justement estimée, dans la considération repose sur tant d'années de délicatesse et de loyauté, et à laquelle nous sommes heureux de pouvoir rendre ici un public et solennel hommage. Nous avons dû cependant céder devant l'évidence des faits et de la procédure; vous en ferez avec nous l'examen, vous y verrez que chaque acte porte avec lui la conviction: la nôtre est complète, nous espérons vous la faire partager.

Pour y parvenir, nous vous exposerons les faits, en regard desquels nous mettrons les réponses de Peytel, et ses déclarations à la main, nous établirons que son système de défense, préparé à l'avance et de longue main, est à chaque pas démenti par les débats.

Non, vous ne croirez pas au crime dont Peytel pour couvrir sa propre culpabilité a voulu souiller la mémoire de son domestique, tout en démontre l'invraisemblance, tout en prouve l'impossibilité matérielle.

ler sur lui, et qui garde votre demeure à la tête de quelques hommes d'armes dévoués. Partez, madame. Il y aura un vieux et fidèle serviteur pour accomplir des devoirs moins difficiles, mais non moins sacrés.

— O Nicol! mon fidèle Nicol, jamais je ne pourrai me séparer de toi, au moins sans l'avoir revu, sans avoir pressé encore une fois de mes lèvres sa main, sa noble main désormais froide et immobile. Mon Nicol, je ne quitterai pas ainsi celui dont l'amour m'a rendu si longtemps heureuse et fière! Je veux le revoir, je veux le revoir.

Nicol prit dans ses bras la petite Marie et la déposa sur les genoux de la reine.

— Si vous succombez à la douleur, madame, si vous ne faites pas tous vos efforts pour survivre à votre époux, cette pauvre enfant restera donc orpheline, sous la gueule du lion anglais!

— Partons! s'écria Marie de Lorraine. Partons, Nicol, Dieu met dans ta bouche des paroles de raison et de force.

Et elle donna, sur l'instant, à ses femmes l'ordre de tout préparer pour le départ. Quand elle fut placée avec sa fille sur la litière qui devait les emmener, elle ordonna que l'on fit avancer près d'elle lord Maxwell. Celui-ci se hâta d'obéir, et arriva près de la princesse, plaçant un genou en terre.

— Mylord, lui dit la reine, je remets entre vos mains, la fille de votre maître. C'est sur la jeune reine qu'il faut d'abord et avant tout veiller.

— Sur elle et sur vous, madame; Dieu me punisse en ce monde et dans l'autre si je manque à de si nobles et à de si grands devoirs.

— Partons donc, monseigneur!

— En route, s'écria Maxwell.

— Déjà les chevaux se mettaient en marche, quand on vit accourir Nicol éploré. Il tenait un enfant dans ses bras, et il le déposa sur le pied de la litière royale.

— Voici encore un orphelin, dit-il. Sa mère vient de rendre son âme à Dieu, et peut-être n'aura-t-il bientôt plus de père. Que votre majesté daigne le prendre sous sa protection, s'il en arrive ainsi.

— Amen! répliqua la reine.

Sans doute c'est avec habileté que Peytel a depuis long-temps préparé ses moyens d'échapper à la vengeance des lois: il eût pu à la vérité tenter de faire croire à un empoisonnement ou à un suicide, mais c'eût été là s'exposer à rendre un compte trop dangereux; un double assassinat au contraire lui laissait l'espoir de pouvoir se présenter comme victime après avoir été si énormément coupable; l'obscurité, la nuit, devaient lui faire espérer de ne laisser derrière lui aucun vestige accusateur, il allait enfin pouvoir, en invoquant le droit de légitime défense, disposer, sinon sans remords, du moins sans crainte, d'une fortune après laquelle il soupirait, d'une indépendance qu'il avait hâte de recouvrer.

Messieurs, il se sera trompé, heureusement il n'a pu tout prévoir, il n'a pu se prémunir contre tous les obstacles, il n'a point pressenti que dans cette affaire chaque réflexion augmenterait la conviction de tous, et que de toutes ces précautions il ne résulterait qu'une démonstration plus complète du meurtre dont il s'est rendu coupable.

Après cet exorde, M. Perrot se livre à l'exposé des faits et les raconte succinctement dans leur ensemble, en les expliquant par les dépositions des témoins. Abordant la question de moralité, il met en regard la conduite et la réputation de Peytel, et celle de Louis Rey, son domestique, et met les antécédents de ce dernier bien au-dessus de ceux de son maître, il en a pour preuve d'un côté, la déposition de ceux qui ont élevé Louis Rey, et de l'autre celle du président de la chambre des notaires de Mâcon. Arrivant à déterminer la cause du crime le ministère public attribue à l'intérêt et à l'amour-propre, ces deux passions dominantes de Peytel; selon lui, il en trouve notamment la preuve dans le testament consenti par Mme Peytel et à propos duquel il s'élève avec force contre la conduite de l'avocat Roselli-Mollet.

De là, M. le procureur général passe à l'examen de toutes les charges tendant à prouver la culpabilité de l'accusé; il examine les dépositions des médecins qui ont procédé à l'autopsie des deux cadavres; puis, arrivant au rapport des artilleurs-experts, il arrive à ce raisonnement:

Il y a eu deux coups de feu: au plus n'y en eût-il eu qu'un de tiré, ce serait encore l'accusé qui l'aurait tiré, et toute notre argumentation n'en subsisterait pas moins du reste.

Le coupable, au surplus, se dénonce lui-même quinze jours après l'attentat, par cette étrange circulaire qu'il adresse à plusieurs journaux, dans laquelle il eut le courage de consigner tous les détails de l'affreux événement.

Maintenant, nous laisserons-nous prendre à ces dehors hypocrites, derrière lesquels l'accusé a voulu cacher la perversité de son âme? Que dans sa prison il se soit entouré d'objets religieux, le matérialisme n'en était pas moins au fond de son cœur, et nous en avons pour preuve la phrase suivante que nous rencontrons dans une lettre qu'il adressa à M. Casimir Broussais, à l'occasion de la mort de son père. Voici comment il s'exprimait: « Votre père n'est plus, et maintenant, avec Bichat et autres, il connaît la solution de tous les problèmes que nous soulevons, et de toutes les conjectures que nous inventons. »

Nous voici arrivés, messieurs, au terme de la mission qui nous était confiée, heureux si nos efforts ont pu rendre votre tâche plus facile.

Dans une affaire si chargée de faits, nous nous sommes appliqués surtout à les simplifier.

Ce n'est point à votre indignation, un magistrat n'en connaît pas, c'est à votre raison, à votre conscience que nous en avons appelé.

Consultez-les, elles ne vous laisseront aucun doute sur la culpabilité du prévenu.

Devrons-nous vous parler de la préméditation? Au simple souvenir des faits vous en aurez la certitude: c'est le jour du mariage que le crime a été conçu, et en signant son testament, Félicie Alcazar signe son arrêt de mort; voyage à Mâcon; pistolets, marteau, retards calculés dans le retour, tout jusqu'à la fin signale la plus horrible préméditation.

Nous ne vous dirons point d'écarter les circonstances atténuantes, elles sont impossibles et nous ne savons s'il y aurait convenance à vous en supposer l'idée. Tout est en dehors des circonstances dans cette cause, tout y est horrible: Sa femme, son enfant, son domestique, il faut que tout tombe sous ses coups pour qu'il s'empare d'une fortune dont on lui a si malheureusement laissé la perspective, sa soif de l'or lui a commandé un triple meurtre qu'il espérait cacher sous le manteau de l'hypocrisie; il est temps qu'un aussi grand coupable soit démasqué et cesse de se présenter comme une victime.

Depuis neuf mois, messieurs, la société demande vengeance, elle la demande avec confiance, vous saurez lui donner satisfaction; si vous avez écouté ces débats avec la plus religieuse attention, si notre province a été le théâtre d'un aussi épouvantable forfait, si la France entière a les yeux fixés sur nous en ce moment, vous ne lui présenterez pas le scandaleux spectacle d'un acquittement.

A midi et demi, l'audience est suspendue; elle sera reprise dans une heure pour les plaidoiries des défenseurs.

L'arrêt sera probablement rendu dans la soirée de samedi.

VARIÉTÉS.

QUELQUES MOTS AUX PHILANTROPIES.

Le *Moniteur* du 25 août vient de publier le compte-rendu de l'administration de la justice criminelle, en France, pendant l'année 1837. Il résulte de ce rapport deux faits positifs, deux faits chiffrés, partant irrécusables, sur lesquels nous serions charmé qu'un philanthrope voulût bien nous édifier.

Premièrement, après douze années de régime philanthropique appliqué aux assassins et aux fripons de toute catégorie, après l'abolition de la marque, après l'abolition, en un grand nombre de cas, de la peine de mort et de l'exposition, après la suppression du ferrement des forçats et de la chaîne, après l'institution des prisons plafonnées, chauffées et parquetées, après la création des inspecteurs, médecins, moralisateurs et autres, chargés d'apporter, moyennant de bons ap-

pointements, des consolations et des secours spirituels à la classe intéressante des voleurs; il se trouve que le nombre des crimes commis en 1837 surpasse de HUIT CENTS la moyenne des années précédentes!

Deuxièmement, l'arbitraire légal qu'on appelle *circonstances atténuantes*, qui a pour effet de suspendre le code, de mettre la loi en état de suspension, et de substituer le bon plaisir de douze personnes à la justice du pays, a fonctionné de telle façon, en 1837, que 183 verdicts entraînant la peine de mort ont été réduits à 33; que 260 verdicts entraînant les travaux forcés à perpétuité, ont été réduits à 177; que 1690 verdicts entraînant les travaux forcés à temps ont été réduits à 782; que 1718 verdicts entraînant la réclusion ont été réduits à 856; tandis qu'il a plu à messieurs les jurés de porter, par l'effet de leur fantaisie, à 3230 les verdicts entraînant des peines correctionnelles, lesquels ne s'élevaient par eux-mêmes qu'à 1223.

Il existe donc une concordance frappante, d'un côté, entre la multiplication des crimes, de l'autre, entre l'adoucissement du système pénal et l'adoucissement du système pénitentiaire. L'un de ces faits est-il la conséquence de l'autre? — Nous le croyons fermement.

Nous déclarons n'avoir aucun goût prononcé pour les supplices inutiles; nous ne regrettons ni la question ordinaire, ni la question extraordinaire, et s'il n'y avait pas de voleurs, nous comprendrions sans difficulté l'inutilité des gendarmes; mais nous ne concevons en fait de politique que celle qui a pour point de départ les choses telles qu'elles sont; nous regardons les bourreaux comme nécessaires, tant qu'il y aura des assassins, et nous ne conseillerons de supprimer le quinquina, que lorsqu'on aura supprimé la fièvre. D'ici là, nous porterons beaucoup plus d'intérêt aux honnêtes gens qu'aux fripons; nous bâtirons plus volontiers une cabane pour un laboureur, qu'une cellule pour un meurtrier; nous donnerons avec plus de plaisir notre secours au pauvre pour soutenir sa vertu, qu'au forçat pour restaurer la sienne; et nous croyons qu'à moins d'être extravagant ou philanthrope, on trouvera qu'il vaut mieux, pour un peuple, porter les soins de la législation sur les natures saines, que sur les natures dépravées.

S'il y avait quelque part un pays mal sain, empesté de marais férides et de forêts insalubres, où les populations fussent décimées par les exhalaisons des eaux corrompues, il n'y aurait pas un homme de bon sens qui voulût se borner à traiter isolément chaque malade, et qui ne conseilât, avant tout, de dessécher les marais et de percer les bois, parce que les maladies sont un effet dont il faut toujours chercher et détruire la cause.

Eh! bien, la société actuelle est cette région où les âmes se corrompent, où les mœurs se dépravent, où les crimes s'élèvent, sous l'influence malsaine du besoin, de l'ignorance, des tentatives de toute nature qui attendent l'homme, embusquées au coin de chacun des jours de sa vie. Tant qu'on laissera la société ainsi faite, tant qu'il n'y aura nulle prévoyance publiquement organisée pour toutes les faiblesses physiques et morales à la veille de faiblir, tant que l'homme qui vole son pain ne trouvera pas à le gagner, tant que le gouvernement n'aura des entraves que pour ceux qui se révoltent; en un mot, tant qu'on n'assainira pas ce marais infect où les classes pauvres s'étioient et s'altèrent; tant qu'on n'attaquera pas les causes du mal, on ne le guérira jamais.

Les pénitenciers sont une ambulance où l'on porte, pour tâcher de les guérir, tous ceux qui ont été blessés dans la grande bagarre sociale. Faites cesser la bataille, et il n'y aura plus de blessés; sinon, vous renouvellerez, sans vous en douter, l'histoire des Danaïdes, car vous voulez épuiser un fleuve qui coule et qui coulera toujours.

Il faut, en vérité, qu'il y ait quelquefois dans les meilleurs esprits un aveuglement bien étrange, pour que tout une nation donne, tête baissée, dans une évidente absurdité. Certes, nous comprenons qu'on bâtit des pénitenciers pour améliorer les voleurs, mais après avoir fait tout ce qu'on peut pour empêcher qu'il ne s'en produise; certes nous comprenons qu'on envoie chercher un chirurgien pour extraire une balle, mais après qu'on a fait tout ce qu'on pouvait pour l'éviter. Il faut toujours commencer par le commencement, en toutes choses, sous peine de perdre ses efforts et son temps.

N'est-ce pas une chose ridicule, une chose honteuse, une chose immorale, qu'un homme ne devienne intéressant qu'au moment où il devient criminel, et qu'on procure le travail, la nourriture, la bonne administration des revenus, qui est le premier des revenus elle-même, les instructions, les conseils, les encouragements, à un voleur endurci, tandis qu'on les refuse à un ouvrier honnête et sans ressources? N'est-il pas stupide que le vagabondage soit un délit, dans une société qui ne garantit pas d'asile?

Nous comprenons les individus isolés qui, n'ayant pas assez d'action et la main assez haute pour atteindre la cause du mal, se consacrent patiemment à le guérir, ne pouvant pas le prévenir. Leur œuvre est à peu près inutile, mais elle est sincère. Il y a Reims un respectable ecclésiastique qui a fondé et qui entretient lui-même un pénitencier. Il a dressé des détenus qu'on lui confie à sortir avec lui en prome-

doute à Nicol lui-même, comme une folle espérance, car il murmura deux fois avec émotion le nom de

— Margarita! Margarita!

Hélas! personne ne répondit.

— Tu ne m'entends plus, noble et tendre créature, soupira Clangor! Tu ne m'entends plus! Ta douce voix n'a plus de paroles consolantes pour les douleurs du pauvre bouffon! Désormais, il lui faudra marcher seul dans la vie déserte! C'était aussi trop de bonheur pour le nain difforme que d'avoir sans cesse près de lui un ange qui le soutenait, qui le charma et qui lui faisait même oublier sa monstrueuse laideur. Maintenant, tout est fini, Dieu a rappelé son ange dans le ciel! Que la volonté de Dieu soit bénie! même quand elle brise bien cruellement nos pauvres cœurs; même quand elle ôte à un infortuné le seul bien qu'il possédait sur la terre.

Il se jeta en sanglotant sur le corps de Margarita; il étreignit le cadavre avec l'empoiement du désespoir, et durant une heure entière il ne cessa de se lamenter et de se désespérer. Quand il se releva, la nuit commençait à paraître. Alors il coupa une boucle des beaux cheveux blonds épars sur le front de Margarita, puis il l'ensevelit comme il avait fait pour le Roi, et il emporta le triste fardeau dans la forêt, au pied d'un grand chêne, dont les puissantes racines surgissaient hors de la terre et laissaient entre elles de profondes cavités. A force de travail et d'efforts, il parvint à pratiquer une sorte de fosse parmi ces racines et il y déposa Margarita sur un lit de mousse soigneusement préparé. Il la recouvrit également de mousse, puis il amassa adessus le plus de pierres et de terre qu'il put: le cœur brisé, il considéra quelque temps son ouvrage:

— Maintenant, dit-il, il faut remplir les devoirs que m'ont laissés en mourant mon noble maître et ma sainte Margarita. Il faut aller veiller près du fils de l'infortunée, et près de la fille du Roi! Que Dieu me donne la force nécessaire pour accomplir cette double mission!

Il se la donna, dit-il, après un moment de méditation et de silence, n'a-t-il pas brisé par la main débile de l'enfant David le front du géant Goliath?

H. Henry BERTHOUD.

